

FEUILLETON DU "SAMEDI", 21 JUILLET 1900 (1)

L'Enfant du Mystère

LVIII — DÉMASQUÉ

(Suite)

— Vous vous méprenez étrangement, osa dire François sans se départir de sa fierté.

Avec la finesse d'un véritable Arabe, il ajouta :

— Admettons que je sois celui que vous croyez. Qu'auriez-vous eu à lui demander ?

— Un service d'où dépend l'honneur d'une famille.

— Parlez. Ma discrétion vous est acquise.

Cette manœuvre habile mettait le reporter à l'aise.

Il fit part au djemil de la mission dont il avait été chargé par les Borianne, mais il eut soin de ne pas les nommer.

Il énuméra toutes les inductions qui lui donnaient à croire que Rosita Speranza n'était point la fille des Rassajou.

François l'écouta religieusement sans l'interrompre une seule fois. Pas un muscle de son visage n'avait remué.

Le reporter termina ainsi :

— Vous seul, ô djemil ami de la France et resté Français de cœur, c'est-à-dire grand et généreux, pouvez nous donner la clef de ce mystère.

Comme il n'y avait plus moyen de nier, François cessa de dissimuler.

— Eh bien ! oui, dit-il en souriant, je suis l'homme que vous cherchez. J'ai confiance en vous et je vous assisterai dans la mesure de mes moyens.

— Faut-il vous prêter le serment de ne jamais révéler votre identité ?

— Les serments sont inutiles entre honnêtes gens. Parlons de l'affaire et laissons ma personnalité au soleil du désert dont je me suis fait une ombre protectrice. Vos suppositions sur l'infâme Rassajou n'ont rien d'exagéré. Il était capable de tous les crimes. Je dois cependant reconnaître que je n'ai aucun souvenir à l'appui de votre hypothèse. J'étais bien jeune alors, et comme mes parents me défendaient d'entrer chez mon oncle, j'ignorais comme tout le monde, ce qui se passait à l'auberge des Rassajou. Seule, Césarine pourrait vous renseigner. Elle a bon cœur, elle est compatissante ; mais elle se gardera de parler si elle juge que ses révélations peuvent arriver jusqu'à son fils.

— Son fils ? Nous le croyions mort en bas âge !

— Erreur !

François raconta tout ce qu'il avait appris sur l'éducation de Jacques Brémont et sur la manœuvre employée par Césarine pour se rapprocher de lui.

Au nom de Jacques Brémont, l'ami de Marcel ne put réprimer un tressaillement.

— Vous le connaissez donc ? demanda François, qui avait observé le trouble du reporter.

— Oui et non. Je ne l'ai jamais vu, mais j'en ai entendu beaucoup parler par un de ses anciens camarades de pension, avec qui je suis lié d'une étroite amitié.

— Et que vous en a-t-on dit ?

— Plus de bien que mal.

— Cela m'étonne. Moi, j'ai vu sa photographie chez ma mère, en même temps que celle de Césarine. Il a, comme nous disions au régiment, "une sale tête". Mes parents ne l'ont jamais revu depuis qu'ils l'ont placé à l'institution Lambert.

— A Choisy-le-Roi.

— C'est bien cela. Vous êtes déjà renseigné ?

— Par l'ami de votre cousin.

— Ma mère ne m'a pas donné l'adresse de Césarine ; mais vous obtiendrez facilement celle de Jacques à l'Institut agronomique. Surtout, prenez ma tante par les sentiments. Promettez-lui que son fils sera mis en dehors de toute cette affaire, qu'il continuera à ignorer son origine. A ce prix seulement, Césarine parlera. Elle a tout sacrifié à son fils, qu'elle idolâtre. Plus je réfléchis, plus je vous crois dans le vrai : si Rosita Speranza était la sœur de Jacques, sa mère l'aimerait à l'égal de ce dernier. Je n'ai rien à vous dire de plus et je ne puis que vous souhaiter bonne chance.

— Je vous écrirai à Gabès le résultat de mes démarches.

— Et vous me donnerez des nouvelles de la maison.

— Je n'y manquerai point. Ce sera mon premier devoir de reconnaissance envers vous.

Ils continuèrent à chevaucher côte à côte.

Tous deux gardaient un silence expressif.

Que de pensées ces événements extraordinaires remuaient dans leur esprit !

Quand repartirez-vous pour la France ? demanda François.

— Dans quelques jours, avec le détachement qu'on m'a autorisé à accompagner.

— Vous embrasserez ma mère pour moi et vous lui direz que si je succombe au désert, ma dernière pensée sera pour elle... et pour la patrie.

Une question montait aux lèvres de Briollet ; mais il n'osait la formuler, par crainte de troubler la sérénité du djemil.

François devina encore sa pensée.

— N'avez-vous rien de plus à dire à Abdallah ?

— Si, mais il faudrait m'excuser d'avance, si j'avais le malheur de vous froisser.

— Je vous écoute.

— Eh bien, François, pourquoi ne me chargeriez-vous pas d'obtenir votre grâce ?... Vous avez rendu à la France des services qui vous vaudraient l'indulgence des juges les plus sévères. Je possède de hautes relations et je les mettrais volontiers à votre service.

— Cette proposition ne saurait me blesser, répondit le djemil ; mais quand un homme, tombé comme moi au plus bas dans son pays, est parvenu au faite des honneurs, il ne saurait déchoir. Le jour où cet homme est obligé de redescendre, il n'a plus qu'un refuge : la mort !

François avait prononcé ces paroles avec une conviction qui ne souffrait aucune réplique.

Briollet, du reste, ne pouvait qu'approuver la logique de cet aventurier. Il le fit mentalement et, revenant après un nouveau silence à l'affaire pour laquelle il avait affronté le désert :

— Permettez-moi de rappeler vos souvenirs d'enfance, au sujet de l'auberge Rassajou. N'auriez-vous point appris, dans les derniers mois de l'année 1871, qu'une voyageuse, accompagnée d'un tout jeune enfant, s'était arrêtée chez votre oncle ?

François réfléchit un instant.

Son visage s'éclaira soudain.

La mémoire lui revenait.

— Une femme ?... un enfant ?... mais oui ! Il tombait de la neige sans discontinuer depuis trois jours. C'était à la fin de novembre, je m'en souviens ; car tous les garnements de l'école, dont j'étais le chef incontesté, avaient fabriqué un château de neige avec pont-levis et meurtrières, sur la place du hameau.

— Or, un après-midi que la rafale nous avait fait envoler comme une troupe de corbeaux, je fus témoin d'un accident de voiture. Le cheval, à bout de forces, s'était abattu, brisant les brancards.

— Une dame, tout de noir habillée et dont le visage disparaissait sous un voile épais, descendit de la guimbarde avec un enfant dans ses bras, un enfant en maillot.

— Moi, je ne m'en occupai pas davantage et je rentrai à la maison. Le lendemain, j'appris que la dame était descendue chez mon oncle. Quand est-elle partie ? Je n'en sais rien. Le voiturier pourrait vous renseigner ; il venait du Puy, sans doute de l'hôtel du *Cheval blanc*.

Briollet prit bonne note de ces renseignements.

Tous deux regagnèrent le campement où François s'arrêta plusieurs jours, jusqu'au départ du reporter, à qui il renouvela ses recommandations pour la mère Brégeat.

Les trente jours fixés par Lagdar touchaient à leur fin. Son maître avait hâte de connaître le résultat de la mission.

On reprit le chemin des grandes tentes.

Enfin, on arriva à la dernière étape.

Le ciel, si clair les jours précédents, s'était embruni. Le soleil luisait, à peine voilé par un halo rose qui tourna au jaune, puis au noir.

Les Arabes se réjouissaient.

— Nous aurons de l'eau, disaient-ils.

Autour du feu, ils organisèrent des danses, en signe de joie.

Abdallah, que cette gaieté importunait, sans qu'il sût pourquoi, quitta sa tente et s'enfonça, seul, dans la nuit.

Loin du camp, il s'assit.

Il était là, à réfléchir depuis longtemps, lorsqu'une main se posa sur son épaule.

Il se redressa, et, d'une voix rude :

— Qui t'a permis ?... commença-t-il.

Il s'arrêta en reconnaissant Soddein, le meilleur ami d'El-Aziz.

— T'a devines qui m'envoie vers toi, expliqua ce dernier ; il fallait que les circonstances fussent bien pressantes pour que je monte à cheval, à mon âge.

— Que se passe-t-il donc à R'hat ?

— Je l'ignore. El-Aziz m'a fait appeler et m'a dit : " Prends ton plus rapide coursier, au cours à la rencontre du djemil et invite-le, de ma part, à revenir de suite." J'ai obéi.

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

CHOCOLAT HÉRELLE

{ Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

— Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.